

<https://www.elcorreo.eu.org/LOUPS-EN-LIBERTE-AGNEAUX-ATTACHES>

# LOUPS EN LIBERTÉ, AGNEAUX ATTACHES

- Réflexions et travaux -

Date de mise en ligne : samedi 13 juillet 2024

---

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

---

« Le monde que nous avons créé est le résultat de notre réflexion », a déclaré Albert Einstein, qui en plus de se fâcher avec un peigne il était un génie. Et il a ajouté : « La seule façon de changer cela est de changer notre façon de penser »



L'expression est toujours valable. Le monde n'est plus ce qu'il est à cause des [procyons](#), des [calendulas](#) ou des saisons de l'année. La pensée humaine l'a fait ainsi. C'est la conséquence de nos idées et de notre capacité productive, car nous sommes des créatures laborieuses. Mais, pour être honnête, il convient de préciser que le monde actuel est très différent de celui qu'a connu Einstein (1879-1955). Notre monde préserve une partie de ce paysage, et rien d'autre. Parce qu'une des avant-gardes de l'espèce humaine est en train de transformer l'ordre planétaire. Et cela à une vitesse qui dépasse la capacité moyenne à métaboliser les changements, une marche forcée par un progrès technologique vertigineux.

(Parfois, je rêve de trouver une formule qui décrit la relation entre le développement technologique et la sagesse, à la manière de l'équation  $E=mc^2$  qui définit la relativité. Ce serait peut-être aussi simple que d'établir que le développement technologique a tendance à être inversement proportionnel à la sagesse humaine. Nous avons un talent pour créer des appareils qui font des choses, mais nous passons de moins en moins de temps à nous demander si ces choses sont nécessaires, et encore moins de temps à évaluer chaque conséquence de leur fonctionnement.)

Le monde d'aujourd'hui, a-t-il déclaré, est en proie à une transformation phénoménale. Ce n'est d'ailleurs pas un secret. Les signaux sont visibles pour tous ceux qui veulent le voir. Les démocraties occidentales traversent leur pire moment depuis la guerre froide. Contraints par les États-Unis, les Européens se tournent vers la droite sous prétexte d'être grossiers envers le russe Poutine et criminalisent l'immigration sans laquelle ils imploseraient. L'empire Etasunien agit comme un géant artériosclérosé qui veut conserver sa position de prééminence mais, de plus en plus limité dans ses facultés, il se fait plus de mal que quiconque ne lui en fait. (Surtout quand il se laisse entraîner par le régime suprémaciste de Netanyahu, né Mileikowsky, déterminé à sauver sa peau même si cela signifie détruire le reste de l'humanité.) Aujourd'hui, les États-Unis sont gouvernés par un homme désorienté, et en

novembre ils pourraient finir entre les mains du plus vieux enfant gâté du monde. Je sais déjà que ni Biden ni Trump ne maîtrisent le pouvoir profond de leur pays, mais que l'empire accepte des personnes aussi décadentes comme représentants est un aveu retentissant. cela parle de sa réticence à évoluer, de son refus d'assumer les limites imposées par sa décrépitude.

Parallèlement à la perte de pouvoir des États-nations – de plus en plus proches de devenir des coquilles vides – ceux qui montent au pouvoir sont les nouveaux seigneurs techno-féodaux. Les Zuckerberg et les Musk de ce monde ont plus de capital que de nombreux pays réunis, ils sont jeunes et enthousiastes, et ils ne sont confrontés à aucune des conditions qui entravent les responsables de l'État. Il n'y a pas de Constitution à laquelle ils doivent se conformer. (Au contraire, ils ont acquis une part substantielle de leur pouvoir en travaillant sur les zones grises laissées par la législation internationale. Un nouveau documentaire, [Hacking Hate](#), montre que pour des plateformes comme *YouTube* et *Twitter*, les messages haineux sont la spécialité des ultras. - c'est vrai ; ils constituent un business dans lequel aucune loi n'interfère.) Si la guerre leur convient, ils n'ont pas besoin de leur propre armée : il leur suffit de déplacer les pièces des régimes qui répondent à leur puissance économique. Ils ne sont pas non plus limités par un territoire : leurs tentacules ne connaissent aucune frontière politique, la technologie qui les anime est partout et chaque être humain fonctionne comme un autre terminal.

(En fait, nous travaillons pour eux, sans recevoir de salaire ni avoir les droits des employés. Et pendant ce temps, ils continuent d'accumuler des informations sur nous, que nous leur transmettons volontairement chaque fois que nous utilisons notre téléphone portable. À ce stade, il n'est pas exagéré de dire qu'ils en savent sur beaucoup d'entre nous plus que ce que beaucoup de nous connaissent d'eux-mêmes, et par conséquent ils sont capables de prévoir des comportements avant que leurs propriétaires formels ne prennent des décisions, se croyant libres.)

Le pouvoir qu'ont accumulé ces jeunes hommes leur permet aussi, entre autres, de vider de sens l'organisation politique du monde, de la mettre à leur service. De nombreuses nations fonctionnent déjà en fait comme une structure bureaucratique du techno-féodalisme, comme s'il s'agissait de leurs ministères et secrétariats : ils servent à préserver une épaisseur institutionnelle, l'apparence que tout reste plus ou moins pareil et pour mettre en œuvre leurs mandats sans avoir besoin de créer des organisations *ad hoc*. Peut-être qu'un jour ils décideront que les nations elles-mêmes ne les servent plus, mais pour le moment elles leur sont fonctionnelles, car il n'y a pas de pouvoir national, ni même régional, qui ne reconnaisse leur caractère de pouvoir *supranational*. Ceci est un des avantages comparatifs de Milei par rapport aux dirigeants politiques traditionnels. Le Président est une version argentée de Howard Beale, le personnage incarné par Peter Finch dans *Network* (1976), le film de Sidney Lumet écrit par Paddy Chayefsky. Mais pas le Beale qui devient un phénomène médiatique, « le prophète fou de la télé », mais le Beale déjà catéchisé par Arthur Jensen, le patron de la corporation CCA. Vous souvenez-vous de ce que Jensen a dit au pauvre Beale ?

### Faites-y attention :

« Tu es un vieil homme qui pense en termes de nations et de peuples. Mais il n'y a plus de nations. Il n'y a plus de personnes... Il n'y a qu'un seul système de systèmes, un dominion multinational de dollars, vaste et immanent, interconnecté, en interaction... C'est l'ordre naturel des choses, aujourd'hui... L'Amérique n'existe plus. La démocratie n'existe plus. Il n'y a que IBM, ITT, AT&T, DuPont, Dow, Union Carbide et Exxon. Telles sont les nations du monde d'aujourd'hui... Le monde est une association de sociétés, inexorablement déterminées par les lois immuables des affaires. Le monde est une affaire... Et nos enfants vivront pour voir ce monde parfait où il n'y aura ni guerres, ni famine, ni oppression, ni brutalité - il n'y aura qu'une seule entreprise œcuménique pour laquelle tous les hommes travailleront pour le bien commun, bien sûr. que tous les hommes auront des actions, afin que tous leurs besoins soient satisfaits, toutes leurs anxiétés apaisées et tout leur ennui amusé ».

Quelle bête, Chayefsky. Il a écrit cela il y a un demi-siècle et c'est encore plus descriptif de notre réalité que 90 % des analyses que je lis aujourd'hui. Changez les noms des anciennes sociétés pour les sociétés actuelles, et le panorama correspondra comme un gant à la vérité. Bien sûr, les dernières phrases – celles qui parlent du monde

parfait qui existera quand aucun pouvoir autre que celui des affaires ne prévaudra – sont du *bluff*, une farce, car si l'argent finit par s'emparer des États, il y aura davantage de guerres et de faim. et d'oppression et de brutalité que jamais. Ce qui est choquant, c'est que ce verset, celui de l'utopie du marché, de la ficelle comme seul dieu et source de tout équilibre, est exactement le même que celui que Milei a utilisé pour séduire les imprudents et atteindre [La Rosada](#).

Quand je parle de l'avantage comparatif de Milei, je veux dire que cet homme voit le monde réel, et non le théâtre des nations et des démocraties que la majorité continue de tenir pour acquis. C'est pour ça qu'il ne prend même pas le temps de parler aux autorités formelles des pays qu'il visite, il méprise ces conventions. Milei voyage pour parler aux gars qui coupent vraiment la morue, pas aux élus, et se met à leur disposition pour tout ce qu'ils veulent leur envoyer, il leur offre le potentiel argentin dans une assiette. S'il y a une chose qu'il a l'intention de faire - comme cela est apparu clairement cette semaine, après l'approbation de la loi Bases - c'est de balayer toutes les législations qui empêchent les entreprises de faire ce qu'elles veulent de nos ressources, de leurs prix et même de leurs produits (exemple : il y a quelques jours, le secrétaire au commerce a abrogé une réglementation en vigueur dans tous les pays développés, qui interdisait d'imprimer avec des encres contenant des métaux lourds, c'est-à-dire cancérigènes). Journal officiel, résolution 108/2024 : désormais, tous les imprimeurs ont le droit de nous empoisonner).

Le monde change *radicalement*, et pas pour le mieux. Si l'hirsute Einstein avait raison, la seule façon d'arrêter cette transformation et d'en produire une qui soit positive pour les personnes au-dessus des entreprises serait de changer notre façon de penser. Le problème est que certains continuent de penser comme ils le faisaient il y a dix, vingt, trente ans, parce qu'ils n'ont pas réalisé que le monde évolue à grande vitesse et continuent de s'accrocher à des catégories qui ne correspondent plus à la réalité. Ils continuent d'adopter les idées de traction sanguine, dans un monde de moteurs électriques. Ils continuent de raisonner à partir de concepts analogiques, dans un monde numérique.

Que les gens se réveillent est quelque chose d'urgent. Il est urgent que vous vous libériez du mouvement d'inertie et que vous récupériez la souveraineté sur votre direction, que vous compreniez que ce n'est plus le monde dans lequel vous avez grandi. Parce que jusqu'à ce que vous regardiez au-delà de l'ancien paysage et compreniez comment le monde fonctionne aujourd'hui, vous continuerez à être frustré, tout comme quiconque essaierait d'ouvrir un document Word avec une clé *Trabex* serait frustré.

## Jouer un petit jeton

Il y a quelques jours, l'économiste Sofía Scaserra, professeur à l'Université de Tres de Febrero (UNTREF), a déclaré au journaliste Esteban Magnani que « *les grands géants technologiques sont dans un net processus de cooptation de l'État* » ; non seulement ici en Argentine mais partout dans le monde. Les sommes d'argent qu'ils consacrent chaque année au *lobbying* auprès de l'Union Européenne et des États-Unis sont véritablement obscènes. On peut entrevoir une claire stratégie d'expansion vers les services de l'État, dans le but de les privatiser de facto. Les données utilisées par ces outils sont stockées et sont la propriété de la société de développement. Ce qui finit par arriver plus tard, c'est que *Google* dicte la politique publique en échange d'argent. De cette manière, l'État ignorera son propre fonctionnement, qui sera en charge des entreprises technologiques.

La consultation que *Página/12* a faite à Scaserra s'est déroulée dans le cadre d'une annonce de Milei, selon laquelle il envisageait de remettre la réforme de l'État entre les mains d'une *Intelligence Artificielle*. L'économiste a également déclaré que, selon elle, « ces entreprises gonflent une bulle économique et recherchent tout type de contrat qui rende leur modèle économique durable ». C'est pour ça qu'il y a tant de *battage médiatique* [*battage médiatique*, bah... marketing] dans ce domaine. Ce sont des technologies en quête d'application. On ne sait pas encore clairement comment ils vont produire de la valeur.

J'en parle pour que vous puissiez voir à quel point les seigneurs féodaux de la technologie actuelle essaient de tirer une pièce de monnaie même des pierres. Non contents de manipuler les politiques des États nationaux à leur profit, ils envisagent également de prendre en charge l'administration de l'État selon des critères prétendument scientifiques qui, bien entendu, ne mettraient pas le bien-être de la majorité au premier plan. Lorsque l'objectif exclusif est de maximiser les économies et les profits, la souffrance humaine est laissée de côté. Si, au début des années 40, une intelligence artificielle avait été chargée de l'administration des camps de concentration, elle aurait probablement utilisé de nombreux critères utilisés par les nazis, dont le souci était d'obtenir tout ce qu'ils pouvaient des *Juifset* de les éliminer de la manière la plus efficace : la déshumanisation dans sa forme la plus pure.

Le problème le plus grave ne vient toutefois pas des seigneurs de la technologie, mais de la technologie qu'ils ont imposée au monde entier, y compris à la Chine et à la Russie. Car l'une de ses conséquences les plus répandues est la transformation de l'expérience. Les êtres humains ont accepté de jouer un rôle médiateur dans une grande partie de notre contact avec la réalité. Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, si l'on voulait quelque chose, il fallait se lever et le chercher, sortir dans la rue et prendre le taureau par les cornes, se tenir face à face devant quelqu'un de chair et de sang. Or tout, ou presque, dépend de l'intermédiation d'un dispositif manuel : notre communication privée, l'information, les achats, le débat public, l'éducation, le divertissement, le travail, les procédures bureaucratiques et bancaires... et les entreprises.

Cette transformation de l'expérience a également modifié l'expérience politique. Non seulement parce qu'elle était médiatisée, ce qui en faisait le résultat non plus d'expériences directes dans la rue et au travail, mais de stimuli virtuels sur les réseaux et à la télévision. Ce qu'il a fait, c'est surtout le déformer, le dépouiller de sa composante de responsabilité citoyenne. Avant, bien qu'avec ses limites, il était entendu que voter pour tel ou tel candidat aurait des conséquences sur la vie quotidienne, qu'en fonction du résultat, quelque chose de spécifique serait modifié, aussi superficiel soit-il. Or, au contraire, il y a une déconnexion entre la volonté du vote – l'acte conscient et volontaire – et ses conséquences probables, puisque le politique s'est dilué dans la logique du jeu et du divertissement.

Il y a plusieurs semaines, je disais ici que l'attitude de certaines personnes ne diffère plus beaucoup lorsqu'il s'agit de choisir un candidat à la présidentielle ou de voter pour que le participant à une *émission de télé-réalité* soit expulsé de la maison, ou qu'il y revienne. Massa s'en va, Furia reste : la seule différence pourrait être mesurée en unités de divertissement, mais pas en unités politiques. Il y a quelques jours, l'essayiste et professeur Alejandro Kaufman l'exprimait ainsi sur Twitter : « ' *Je veux un changement* ' n'était pas dans la logique de la représentation politique mais dans celle de l'addiction au jeu : ' *Je mise un jeton sur toi* '. Le jeu repose essentiellement sur l'esprit subalterne, l'abandon au hasard face à ce qui semble impossible à changer.

La différence entre « *Je collabore de manière responsable pour décider du cours du pays* » et « *Je mise un petit jeton sur Milei* » est énorme. Car dans le premier cas, il est clair qu'il y a un enjeu sérieux, que votre candidat gagne ou perde : tandis que, dans le second cas, le prix est toujours minime, presque sans conséquence. Vous avez joué une petite mise, et dans le pire des cas, vous avez perdu une petite mise, pas votre vie ni celle de votre famille. C'est comme ça qu'on le vit, avec cette légèreté. Le processus électoral devient un jeu comme les autres, vous choisissez un candidat comme vous choisissez le numéro à qui confier la chance, ou le footballeur qui selon vous marquera le premier but : par instinct, en gros. Bref, que ça se passe bien ou mal, tôt ou tard tu vas t'endormir et te réveiller le lendemain pour continuer ta vie de merde. Rien d'essentiel ne changera, du moins en ce qui te concerne. Dans le meilleur des cas, le résultat fera que le vainqueur ennuiera légèrement certaines personnes qui l'aiment pas – la classe moyenne, par exemple, ou les bénéficiaires des aides Mais en ce qui concerne la vie du joueur type, les résultats de la *télé-réalité* politique ne changent pas grand-chose. C'est juste un autre spectacle. Vous pouvez jouer votre jeton de la manière la plus capricieuse, il ne se passe rien... en théorie du moins.

Que les citoyens ignorent la politique et ses conséquences est grave, car pour pousser à une amélioration des conditions de vie, il faut s'engager, s'impliquer, agir : trois verbes que la médiatisation technologique menace d'envoyer à la poubelle. L'expérience virtuelle banalise presque toutes nos décisions : notre plus grand engagement

est de donner un *like* ou un RT, notre implication prend fin lorsque nous éteignons ou rangeons notre téléphone portable, notre action la plus pertinente est de faire en sorte qu'il ne se décharge pas complètement ou que nous ne manquons pas de données. Mais le plus grave dans le *laissé faire* suscité par la vie numérique est ce que Kaufman a mentionné à la fin de son tweet. Lorsque vous êtes conscient que votre situation objective est impossible à changer, être paresseux – méprisable, quelqu'un qui aime tout – est presque inévitable. Pour paraphraser une chanson que Charly [García] a composée pendant la dictature : *que faire, à part glander avec ton portable ?*

C'est là le cœur de l'expérience de vie des nouvelles générations, notamment celles qui font partie des classes populaires. Qui se sont résignées à l'extinction de la promotion sociale. Qui comprennent qu'étudier n'améliorera pas leur vie. Qui savent qu'ils vivront des moments encore pires que ceux de leurs parents. Qui ont renoncé à projeter quoi que ce soit dans le futur car, même s'ils travaillent jusqu'à la mort, ils ne progresseront pas. Ces garçons et ces filles comprennent la langue de Milei parce qu'ils voient le même monde que Milei, parce qu'ils ne connaissent rien d'autre. Toute leur expérience est une conséquence de ce *Nouvel Ordre*. Nous, les personnes âgées, sommes le produit d'une autre formation. Nous avons mordu à l'hameçon d'une histoire plus encourageante, qui organisait notre expérience en fonction d'une évolution attendue, d'un certain progrès. Pour nous, le présent n'est qu'une autre des périodes troublantes de la vie qui nous a été donnée. Mais pour les jeunes les plus malheureux – qui sont nombreux, des millions ! –, la seule chose qui a existé au cours des dix dernières années et la seule chose qui semble continuer d'exister, c'est cet Incroyable Monde qui rétrécit, où la vie devient chaque fois un peu plus difficile et il n'y a rien que puisse offrir des perspectives d'un autre avenir, au-delà d'un coup de chance.

La pandémie a renforcé leur dépendance au portable comme médiateur de toute réalité. Isolés, désintégrés, ils n'ont jamais connu le côté positif de l'appartenance à une organisation ou à un collectif, au-delà de la célébration d'un championnat du monde ; Aucune communauté n'a rien fait pour eux et par conséquent ils se méfient des syndicats. Ils ne sont pas non plus définis par le travail, car tous les emplois qu'ils occupent sont nuls, du pain pour aujourd'hui et de la faim pour demain. Ils ne trouvent aucune dignité dans ces petits boulots, seulement de l'exploitation. Et en même temps, ils comprennent que la seule chose qui semble avoir de la valeur dans ce monde, la seule chose qui fait la différence, c'est l'argent. Cela leur arrive toujours au compte-goutte, c'est pourquoi ils parient sur la débrouillardise, sur le salut individuel - ils vivent *en pariant de petites mises*, souvent littéralement.

Ces enfants comprennent mieux que nous le fonctionnement du nouveau monde, alors que nous contemplons encore la réalité à travers le prisme déformant de catégories comme l'État, la démocratie, l'idéologie. Cela signifie-t-il qu'ils feront mieux que nous ? Bien sûr que non, les conditions objectives dans lesquelles ils doivent vivre sont bien pires, jusqu'à l'étouffement. Mais si nous voulons qu'ils nous écoutent et qu'on es persuade qu'il existe une meilleure façon de vivre, qu'ils ont des droits qu'ils doivent revendiquer et que s'ils s'organisent, ils seront plus forts, les premiers à changer de façon de penser - dirait Einstein - c'est nous, pas eux.

## Nous avons besoin de plus de rue (numérique)

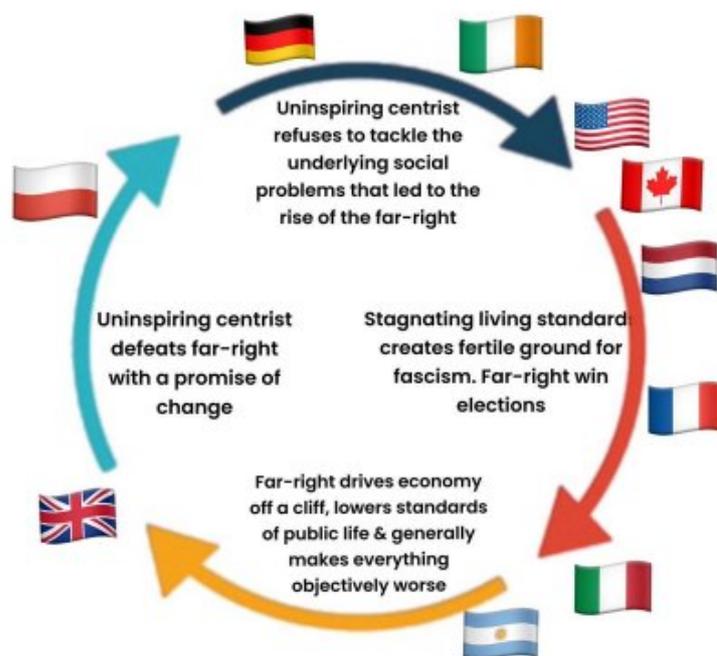
En recalculant, comme dirait la voix du GPS (l'ironie est volontaire, ne me le faites pas remarquer) : d'un côté nous avons ce *Nouvel Ordre*, au pouvoir qu'exerce sa technologie - qui est bien plus grand que qu'il ne paraît, au point qu'il remet en question, la liberté, le degré de souveraineté réelle que nous conservons sur nos vies – et à l'argent comme seule valeur. Sur ce même plateau de la balance, il faut ajouter les nouvelles générations, dépourvues de l'illusion qu'elles amélioreront leurs conditions de vie par le travail. (Les générations qui constituent aujourd'hui une fraction du gâteau démographique, dont nous, les personnes âgées qui avons connu un autre monde et suscité d'autres espoirs, faisons encore partie. Mais, dans vingt ou trente ans, cette nouvelle génération incarnera le gâteau presque complet – elle sera le *mainstream* de la société.)

Et de l'autre côté, de l'autre côté de la balance, que reste-t-il, qu'y a-t-il ? En termes généraux, la vieille politique, ce

## LOUPS EN LIBERTÉ, AGNEAUX ATTACHES

qui équivaut à dire la politique inefficace, à laquelle le nom de *caste* correspond si bien. (Ce que Milei a fait cette semaine avec les Crexell, Kueider et Camau Espíndola était d'une cruauté éblouissante : d'un côté il les a utilisés, les soudoyant pour qu'ils votent en sa faveur, mais en même temps il les a publiquement incendiés, faisant immédiatement augmenter les prix de la corruption dans le Journal Officiel - il en a profité et puis il les a achevés, en termes politiques ils seront désormais des parias, à moins que *La Libertad Avanza* ne leur confie une nouvelle trahison.)

Dans le contexte des récentes élections au Parlement Européen, qui reflétaient une montée de la droite, quelqu'un a fait circuler un schéma de cercle vicieux qui m'a semblé illustrer l'état des choses.



**On commence à lire ce cercle en haut, où il est écrit :**

- « Un centrisme sans intérêt refuse de s'attaquer aux problèmes sociaux qui ont conduit à la montée de l'extrême droite ».  
En tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, vous faites le tour du cercle jusqu'à ce que vous lisiez ce qui dit maintenant :
- « La stagnation du niveau de vie crée un terrain fertile pour le fascisme. L'extrême droite remporte les élections ».  
La flèche mène à la courbe inférieure du cercle, où il est ajouté :
- « L'extrême droite fait tomber l'économie dans le précipice, abaisse le niveau de vie et, d'une manière générale, aggrave objectivement les choses ».  
Ensuite, la flèche commence à monter dans la direction de ce qui serait 12 heures sur l'horloge, mais avec ces caractéristiques :
- « Un centrisme sans intérêt bat l'extrême droite avec la promesse du changement ».  
Et à partir de là, le cycle se nourrit de lui-même, car les politiciens centristes ne changeront rien et vont encore une fois servir la soupe à l'extrême droite.

Celui qui a conçu le diagramme l'a entouré de petits drapeaux, dans le but de souligner où se situeraient certains

pays dans ce processus. Le drapeau anglais, par exemple, apparaît jusqu'à l'endroit où il est écrit : « *Un centrisme sans intérêt bat l'extrême droite avec la promesse du changement* », parce que c'est effectivement là où ils sont. Tout indique que les conservateurs perdront les prochaines élections [chose faite], mais aux mains de Keir Starmer, un flan qui pue l'Alverso [1] *britannique*. Mais le plus douloureux est que le petit drapeau argentin apparaît également sur le graphique. Et où son créateur nous a-t-il localisé ? Dans sa partie la plus profonde, celle où l'extrême droite « rend objectivement tout pire ».

Il y a quelques jours, Nicolás Vilela, essayiste et secrétaire général de l'Université de Hurlingham, a parlé sur Radio Mak du concept de « polarisation asymétrique ». Et en quoi consiste une telle chose ? Dans la mesure où tandis qu'un des pôles de la vie politique se radicalise – dans notre cas la droite, évidemment – l'autre côté ne se radicalise pas de manière équivalente, mais se laisse plutôt entraîner vers le centre et perd par conséquent son identité. D'une certaine manière, Vilela et le cercle vicieux dont je parlais disent la même chose. Tant que l'alternative à l'extrême droite sera un « centrisme sans intérêt », nous serons condamnés à répéter le cycle. Pour briser le cercle vicieux, il n'y a pas d'autre choix que d'offrir quelque chose de différent des bêtises d'*albertofernandística* [Alberto Fernandez], *Pichettistes* [Pichetto], *gugaloustotique* [Lousteau] qui représente toujours la même chose et donc une frustration garantie. Dans la lutte pour le pouvoir, nous devons être prudents face aux alliances avec les forces conservatrices, car certains remèdes finissent par être pires que le mal.

Nous devons recréer notre proposition politique, la repenser, car la gauche traditionnelle et le péronisme ont tendance à parler d'un monde qui n'existe plus, et dans un langage que les nouvelles générations comprennent autant que je comprends l'espéranto. Je ne parle pas de changer des valeurs essentielles, je le précise avant qu'on me saute à la gorge : l'idée est toujours de créer un monde plus juste pour tous, avec le bien-être général comme objectif inaliénable. Mais dans le monde d'aujourd'hui, la rue et le mouvement syndical ne sont plus les outils politiques qu'ils ont été pendant des siècles. Parce qu'il existe désormais des rues, des avenues et même des villes virtuelles, qui sont plus fréquentées par les gens que les rues physiques ; et parce que le travail qui se développe est informel, individuel, inorganique, et que c'est le type de travail dont dépendra de plus en plus la majorité pour survivre.

Le défi est de réfléchir au genre de bonheur que vous pouvez offrir aux millions de personnes qui n'auront jamais de leur vie un emploi formel, syndiqué, avec des droits reconnus par la loi et la possibilité d'une retraite raisonnable. Le défi est de réfléchir à ce dont vous allez parler aux générations qui entendent l'expression *justice sociale* et froncent les sourcils, parce qu'elles l'ont empoisonnée au point de croire que c'est le contraire, que *la justice sociale est IN-justice sociale* parce que cela profite à qui que ce soit. Vous ne devriez pas recevoir d'avantages. Il est de plus en plus courant de rencontrer des personnes qui, même sur la toile, expriment leur gêne de recevoir une aide de l'État, parce qu'elles sont convaincues qu'elles ne la méritent pas. Et tout citoyen mérite l'aide de l'État, alors qu'il est né sans privilèges.

Pour changer ce monde, nous devons modifier notre pensée, car certaines des catégories que nous avons portées jusqu'ici datent, présupposent des fonctionnements qui n'existent plus ou ne correspondent plus à la réalité de la majorité. Sans renoncer aux valeurs que nous défendons, il faut dire adieu aux fantômes d'un monde qui n'existe plus, pour ouvrir les yeux et contempler le monde vrai. Peu importe à quel point ça fait mal.

Puisque l'objectif est d'influencer son fonctionnement, nous devons concevoir les outils dont a besoin le nouveau monde, car nombre des outils que nous utilisons auparavant ne sont pas adaptés aux mécanismes actuels. Certaines des ressources anciennes sont destinées au musée, et ce qu'il faut, ce sont des outils pour révolutionner l'avenir.

Il est évident que cela demande un travail acharné, s'insérer : s'imprégner des nouvelles réalités, ouvrir les oreilles, avoir l'humilité de défaire les choses, se débarrasser de ce qui ne sert plus, être créatif. Mais nous ne sommes pas

non plus si loin de la possibilité d'obtenir des équipements indispensables. La base est là et l'envie de bien-être général reste inchangée. Notre mode de vie et le nord de notre boussole continuent d'être le bonheur social. Mais le manuel d'instructions devra peut-être *être mis à jour*. Nous ne pouvons pas nous contenter du militantisme traditionnel ou du monde du travail formel, cela ne suffit plus. Il faut connaître, reconnaître et se familiariser avec les univers dans lesquels vivent les nouvelles générations. Et je ne parle pas seulement des horizons physiques, je fais surtout référence aux horizons virtuels où ils passent une bonne partie de leur vie. Il ne suffit plus d'avoir une rue au sens traditionnel du terme. Nous avons également besoin d'une rue numérique.

Notre responsabilité est de comprendre quelle est la nouvelle nature du populaire, car nous ne pourrions pas bien le représenter si nous ne sommes pas impliqués. Si nous voulons intégrer les jeunes dans un processus de transformation de la réalité, la première chose à faire serait de comprendre à quoi ressemble le monde dans lequel ils ont dû ouvrir les yeux. Tant qu'il ne sera pas clair que nous verrons ce qu'ils voient et que nous parlerons dans un dialecte négocié comme espace commun, ils ne nous accepteront pas comme interlocuteurs. Quel genre de force populaire serions-nous si nous offrions la jeunesse à la droite, parce qu'elle au moins lui parle dans une langue qu'il comprend, même si c'est le réalisme bidon du *démerdez-vous* ?

Les techno-seigneurs féodaux et leurs porte-parole politiques vendent comme une panacée un monde où les loups et les moutons coexisteraient sans l'intermédiaire de clôtures ni l'intervention de bergers ou de chasseurs. Et ils séduisent les jeunes brebis en leur promettant que, dans ce monde déréglementé, eux aussi pourront devenir des loups. Et cela est impossible, tant dans le monde naturel que dans le *Nouvel Ordre*. Seule une infime partie des jeunes pauvres parviendront à s'en sortir, à réussir comme « entrepreneurs ». La plupart d'entre eux connaîtront le sort dont parlait Isaiah Berlin, lorsqu'il disait que « *la liberté des loups signifie souvent la mort des moutons* ». Commencer à frapper le cou de vos semblables ne fait pas de vous un mâle alpha, cela fait simplement de vous une bête désespérée. Mais pour persuader les nouvelles générations que devenir des loups n'est pas la seule voie, nous devons leur présenter une alternative concrète, un bonheur possible, c'est-à-dire le cadre d'une utopie éblouissante, d'un rêve qui déplace la misérable possibilité qui est tout ce qu'ils connaissent.

Pour cela, nous devons apprendre à combattre les techno-seigneurs féodaux, définir quelles concessions leur soutirer et rejoindre les majorités dans la lutte pour quelque chose de similaire à une *Magna Carta* numérique. Il faut un nouveau *corpus* juridique qui impose des limites matérielles à leur pouvoir dans le monde entier, tout en créant une utopie qui nous permette de cesser d'être victimes de l'argent.

Il est préférable d'être une minorité parce qu'on représente une véritable rébellion contre le *Nouvel Ordre*, plutôt que d'être une minorité parce qu'on a perdu le fil de la réalité et qu'on ne comprend plus le monde dans lequel on vit.

**Marcelo Figueras\*** pour [El cohete a la luna](#)

[El cohete a la luna](#). Buenos Aires, le 16 juin 2024.

\***Marcelo Figueras** est un journaliste, écrivain et scénariste argentin

Traduit de l'espagnol pour [El Correo de la Diaspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 13 juillet 2024.

[1] **alverso**. Une façon péjorative d'appeler le président de la nation Alberto Fernandez, pour la mauvaise gestion de la pandémie, tant sur le plan sanitaire qu'économique, pour ne pas avoir tenu ses promesses de campagne, pour avoir été le caniche de CFK, etc.